Philosophes.chez.com



sagesse lorsque cette sagesse refuse de la servir. La tâche sociale de l'historien philosophe est de retrouver partout les éléments de cette nature commune, puis de marquer les âges, les phases qu'elle parcourt régulièrement en se développant, en se perfectionnant ou en se dégradant; enfin, de tracer le cercle idéal où tourne le monde réel, le plan assigné par la Providence, par la cause créatrice et conservatrice, à chaque nation, à chaque société particulière, et, par conséquent, à la civilisation universelle. Pour accomplir cette tâche, il suffit du sens commun : c'est lui qui constitue le fond de la sagesse humaine et qui nous fait saisir le général au milieu des détails, le vrai durable au sein de la mobilité universelle. L'usage impartial de cet organe, dédaigné de certains philosophes, conduit Vico à proclamer comme vérités philosophiques à la fois et historiques, ces trois principes essentiels : 1° réalité d'une Providence invisible, attestée par l'institution universelle des religions; 2° nécessité de dompter les passions et de les convertir en vertus sociales, correspondant à l'institution des mariages et des familles ; 3° croyance naturelle à l'immortalité de l'âme, confirmée par l'institution des sépultures. A côté de ces trois articles de foi, Vico admet une croyance plus vaste encore, celle du besoin permanent de société ; et en comparant les périodes de l'existence sociale, soit chez le même peuple, soit chez des peuples différents, il arrive à les réduire à trois âges distincts : l'âge divin ou théocratique, âge obscur, qui parle une langue sacrée ou hiéroglyphique; l'âge héroïque ou fabuleux, qui se sert d'un idiome métaphorique et poétique; l'âge humain ou historique, qui emploie le langage véritablement lettré et classique. C'est la civilisation du second âge, la *sagesse poétique*, celle des *géants* et des *poëtes*, qui fait l'objet propre du second livre de la *Science nouvelle*, et que Vico sait traiter avec un art nouveau, avec une pénétration et une étendue d'érudition qui l'ont placé parmi les créateurs de la philosophie des mythes et des cultes.

Le quatrième et le cinquième livre, toutefois, sont davantage de notre ressort. L'auteur y déroule les époques successives du droit religieux et civil, les révolutions politiques et morales, qui répondent aux trois phases de la société humaine, la justice théocratique et impitoyable de l'âge divin, l'équité politique mais arbitraire encore de l'âge héroïque, l'égalité civile de l'âge humain, qui, selon Vico, se conserve le mieux dans une monarchie bien constituée. La perte de l'indépendance et la corruption interne sont les deux causes qui mettent fin à la vie d'une nation. Deux remèdes sont capables de la lui rendre : une monarchie puissante ou la conquête par un peuple meilleur. Si l'un et l'autre de ces deux moyens étaient impuissants, la nation se dissoudrait, se disperserait comme l'empire romain, et ferait place à une autre société, qui, recommençant avec la même nature la même série d'évolutions, parcourrait probablement le même cercle, développerait librement les mêmes facultés, et obéirait, peut-être sans le savoir, aux mêmes décrets providentiels. C'est cette marche identique et circulaire, cette communauté de retours, *corsi e ricorsi*, cette rotation universelle, qui a fait donner à toute la théorie de Vico le titre de *système des retours historiques*.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans plus de détails. C'est par la variété, trop multipliée souvent, des circonstances et des inductions, que l'ouvrage de Vico attache et instruit, autant que par la rare sagacité avec laquelle il analyse les traditions héroïques, les fictions ou les lois primitives, et tout ce qui, dans le passé, peut contribuer à éclaircir l'avenir. Quelle innombrable multitude de points de vue! Mais quel dommage aussi, comme le sentait Gœthe (*Ma vie*, p. 2), que ce « Hamann d'Italie » se soit contenté, sur tant de questions, de simples pressentiments, d'indications sibyllines, de conjectures grandioses, mais confuses et subtiles! Des lacunes sérieuses se font remarquer, d'ailleurs, à travers tout ce travail imposant. D'une part, il court risque de se perdre dans les circuits du droit romain; d'autre part, il n'accorde presque nulle attention ni aux productions de l'art, ni aux monuments de la philosophie proprement dite. Son principal mérite consiste à mettre sur le premier plan de la vie sociale les notions du droit, celles de la justice publique et des institutions qu'elle constitue, celles enfin de l'État et du gouvernement, qui ne devraient être que le droit organisé et réalisé extérieurement. Mais cette juste préoccupation lui ferme les yeux sur le rôle que la religion joue dans les époques où l'idée du droit ne domine pas encore. Ainsi, l'Orient se trouve négligé autant que Rome est savamment consultée et dépeinte. Un reproche non moins fondé regarde les conclusions théoriques de la *Science nouvelle*. Elle s'arrête à l'existence des nations, à leur *commune nature*, à leur marche circulaire; elle ne s'étend pas à l'ensemble des nations, à l'espèce humaine même. Que devient celle-ci, de retours en retours? avance-t-elle, abstraction faite de tel ou tel peuple? Si elle avance, dans quel ordre le fait-elle, le doit-elle faire? Suit-elle, comme Gœthe le pensait, une ligne spirale? son développement est-il vraiment progressif, ou à quelles conditions le peut-il devenir? Voilà le problème auquel Vico ne songeait guère, et auquel Bossuet et Herder s'intéressèrent davantage. Nonobstant ces vides et ces faiblesses, peut-être inévitables, Vico gardera le rang que lui valurent son génie persévérant et pénétrant, et son héroïque foi dans la dignité de la science et dans la puissance du droit.

M. J. Ferrari a publié une édition complète des œuvres en prose de Vico, Milan, 1837, 7 vol. in-8. M. Michelet a traduit la *Science nouvelle* sous ce titre : *Principes de la philosophie de l'histoire*, Paris, 1827, in-8 ; et a publié des *Œuvres choisies de Vico*, 1836, 2 vol. in-8.

Consultez : Ferrari, *Vico et l'Italie*, Paris, 1840, in-8 ; — Th. Jouffroy, *Mélanges philosophiques, de la Philosophie de l'histoire : Bossuet, Vico, Herder*. C. Bs.

**VIE**. « La vie, a-t-on dit, est un principe intérieur d'action. »

« La vie, a-t-on dit encore, est l'alliance temporaire du sens intime et de l'agrégat matériel, au moyen d'un ἐνόρμον dont l'essence est inconnue. »

« La vie est l'organisation en action, l'activité spéciale des corps organisés. »

« C'est une collection de phénomènes qui se succèdent pendant un temps limité dans un corps organisé. »

« C'est l'uniformité constante des phénomènes, en regard de la diversité des influences extérieures. »

Nous nous garderons bien d'ajouter une définition à ces définitions, et à bien d'autres, toutes à peu près également défectueuses et insuffisantes. Nous nous bornerons à une désignation.

La vie est un des modes de l'existence : c'est ce qu'il y a de commun dans la manière dont existent les corps qu'on appelle organisés, c'est-à-dire les végétaux et les animaux.